

rightly notes that this is due in part to the corpus used, which does not include language manuals. He also suggests that, in the view of the authors considered, «a language is not a coherent, <structural> or <(dia)systemic> entity, but a collection of signs» (390), the words. While it is agreeable that early Christian Latin authors did not have the conception of language as a coherent entity, I am not entirely sure this means that they positively conceived of language as a collection of signs, especially given that they never actually defined language; it might be that they did not thematize it at all. Quite importantly, D. proposes a general four-stage model for the transmission of linguistic ideas in early Latin Christianity: before Augustine, the approach to linguistic questions prompted by the Bible was rather dynamic; with Jerome and especially Augustine linguistic ideas were <canonized>; the Augustinian model was codified in the fifth and sixth centuries, and definitively fixed by Isidore. This model is based mostly on the findings of Part 1, but can provide valuable guidelines for the interpretation of other topics as well, to a certain degree; it has the merit of acknowledging the centrality of Augustine while also integrating the work of other authors and presenting a less monolithic picture. Finally, D. outlines interesting avenues of research for the future.

In conclusion, this book is a state-of-the-art contribution to the history of linguistic ideas in early Christianity. While not exhausting the subject – some topics are deliberately left out – it collects a considerable amount of relevant material and provides sound interpretation of it, which both fills a present gap in the literature and lays the foundations for future development. It is intellectually honest, clear, and well-written. We should congratulate the author on this major accomplishment and look forward to his future works in the field of the history of linguistics.

Tommaso Mari

Rescriptum beati Gregorii papae ad Augustinum episcopum seu Libellus responsionum (Edizione nazionale dei testi mediolatini d'Italia 43), a cura di Valeria Mattaloni, Firenze 2017 (SISMEL Edizioni del Galluzzo), 616 S.

On connaît généralement à partir de l'«Histoire Ecclésiastique» de Bède (I, 27) un «libellus responsionum» de Grégoire le Grand. Grégoire répond à des questions posées par Augustin, le chef de la mission romaine chez les *Angli*, concernant différents points délicats de jurisprudence canonique et morale. Pour Bède il ne fait aucun doute que les réponses proviennent bien de Grégoire lui-même et témoignent de la sollicitude du saint pape envers cette nouvelle Eglise «anglaise». D'ailleurs ces réponses sont placées à la suite de chapitres qui rapportent des lettres authentiques de Grégoire, diffusées pour la première fois par Bède en-dehors des archives romaines. Les questions d'Augustin portent sur des points de discipline, de droit canon et de morale qu'on peut résumer sommairement ainsi: premièrement, comment les évêques doivent-ils se comporter avec leur clergé et comment les dons à l'Eglise doivent-ils être répartis? Deuxièmement, quand il y a un usage différent pour la messe à Rome et en Gaule lequel faut-il adopter? Troisièmement, quelle punition infliger à celui qui a volé un bien d'Eglise? Quatrièmement, deux frères peuvent-ils épouser deux sœurs?

Cinquièmement, jusqu'à quel degré de parenté le mariage est-il possible? Sixièmement, peut-on ordonner un évêque sans la présence de plusieurs évêques? Septièmement, comment se comporter envers les évêques des Gaules et des Bretagnes? Huitièmement, à quelles conditions de pureté sexuelle femmes et hommes peuvent-ils entrer dans une église? Neuvièmement, un homme peut-il communier après une pollution nocturne? Il ne s'agit ici que d'un résumé et les questions sont généralement plus complexes et plus développées. Remarquons en outre l'ordre des questions: les questions quatre et cinq sembleraient mieux placées à côté des questions huit et neuf. Malgré l'affirmation de Bède, on a souvent mis en doute la paternité grégorienne de ces *responsa* sur la base de leur contenu: le saint pape pouvait-il s'occuper de choses aussi triviales que la pollution nocturne? Mais encore pouvait-il recommander à son interlocuteur de choisir entre un usage romain et un usage gaulois? Ne devait-il pas nécessairement diffuser l'usage romain? Ou bien pouvait-il autoriser le mariage au troisième ou au quatrième degré, en restant aussi imprécis?

Paul Meyvaert avait étudié ce dossier en constatant que Bède n'était pas le seul témoin de ces *responsa*. On les connaît aussi par une tradition manuscrite indépendante. Sur la base de ce constat, Paul Meyvaert avait eu l'intuition que le texte était bien en circulation avant Bède mais aussi que des formes très différentes avaient circulé. L'étude de la transmission du texte était donc un préalable à toute étude du contenu. Ajoutons que les travaux de Paul Meyvaert avait établi qu'une version première de ces *responsa* devait bien être attribuée à Grégoire le Grand, même si Bède n'avait eu en mains qu'une version assez fortement altérée.

L'édition qui nous est maintenant procurée représente en quelque sorte un aboutissement et comme un immense hommage au grand médiéviste américain. Valeria Mattoni a rassemblé 52 manuscrits principaux et en a examiné des dizaines d'autres. On trouvera ainsi la présentation détaillée de ces manuscrits principaux, tous extérieurs à la tradition de l'«Histoire ecclésiastique» de Bède. Relevons en particulier Copenhague Ny Bib. S 58 (K dans la nomenclature de M.) de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle; il a été produit en Francie septentrionale puis a appartenu à Saint-Emmeran de Ratisbonne; il contient aussi l'«Excarpusus Cummeani» et la «Collectio hibernensis»; il est le principal témoin de ce qui a dû être la forme originelle des *responsa*, une «epistola». Rob Meens avait noté que ce manuscrit, écrit en onciales, aurait pu être constitué pour Boniface qui se plaignait de sa mauvaise vue. A partir de la tradition manuscrite, un stemma permet de situer chacun de ces manuscrits dans la tradition du texte. Cette tradition elle-même présente ce que M. appelle des «macro-structures» qui sont les plus larges aspects formels, selon le nombre et l'ordre des questions, selon la présentation de chaque réponse (une même réponse peut être divisée en deux), selon la présentation de l'ensemble. Les «macro-structures» concernent aussi la présence ou l'absence d'un prologue, ainsi que la présence ou l'absence d'un bref paragraphe «Obsecratio Augustini» dans lequel Augustin demande des reliques de saint Sixte. On aboutit ainsi aux «macro-structures» suivantes: «epistola», «capitula» (divisée en «capitula pura» et «capitula condensata»), «decem sine», «novem sine» et «novem cum», «duodecim capitula». La forme «epistola», comme l'avait déjà supposé Meyvaert, est la plus ancienne, dont dérivent les autres. Les questions 4 et 5 de Bède

n'en font en réalité qu'une seule, placée en 6, tandis que les questions 6 et 7 chez Bède se trouvent en 4 et 5 de manière plus logique. La forme «capitula» développe le mot *capitulum* (*capitulo*) déjà présent dans la forme «epistola» au début de chaque interrogation et certains manuscrits donnent à la suite du prologue une liste de *capitula*. Enfin les dernières formes présentent la mention *interrogatio* pour la question, puis la mention *respondit Gregorius* pour la réponse. C'est de cette dernière forme que dérive le texte utilisé par Bède.

M. ne revient pas sur Bède lui-même mais cherche à rendre compte du texte tel qu'il a circulé indépendamment de Bède. A partir des «macro-structures» identifiées, elle édite les cinq formes à la suite en indiquant clairement les variantes et les renvois vers les formes originaires c'est à dire spécialement la forme «epistola». Entre la liste des manuscrits et les éditions elles-mêmes, on trouvera une très longue présentation de «Prolegomena» (49–380), particulièrement utile. En effet les modifications liées aux changements de formes et aux erreurs de copistes sont extrêmement nombreuses. Ces variantes, soigneusement identifiées, permettent d'établir un stemma, mais on devine, à l'arrière-plan, un énorme travail de recension, de vérification, de recouplement, travail qui, à tout moment, pouvait être remis en cause par l'examen d'un manuscrit nouvellement étudié. Relevons un exemple (208), dans la septième réponse de la forme «epistola», le passage *apud Anglorum gentem*, mal lu, devient *a rudi Anglorum gente* dans la forme «capitula», entraînant encore d'autres modifications dans les formes ultérieures. Plus gravement encore, la forme originale a été interpolée, à date ancienne c'est à dire dès le VII<sup>e</sup> siècle, avec un passage sur l'autorisation du mariage au troisième ou quatrième degré, qui ne peut pas provenir de Grégoire lui-même. Cette édition, débordante d'érudition, est remarquable aussi bien par les textes ainsi établis, avec tout l'apparat souhaitable mais aussi par ces prolégomènes qui donnent, dans le détail, les innombrables variantes qui permettent de classer les manuscrits et d'identifier les formes. Elle appelle de nouvelles réflexions et de nouvelles recherches sur les liens ou non entre différents genres de textes, tout spécialement dans la transmission des œuvres de Grégoire le Grand: s'il s'agit à l'origine d'une lettre, comment la mettre en relation avec le corpus des lettres parvenues jusqu'à nous? Le fait qu'elle ne figure dans aucune des trois collections produites à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle n'est pas, en soi, un obstacle à ce qu'elle ait été émise effectivement par Grégoire, mais elle a visiblement circulé bien avant que l'autorité de Grégoire comme «auteur» impose un respect absolu du texte. Par ailleurs certains manuscrits contenant le «rescriptum» contiennent aussi des lettres de Grégoire qui ont circulé indépendamment des collections de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, telles que les lettres à Etherius de Lyon ou à la reine Brunehaut. Ce «rescriptum» était destiné à un usage canonique et sa circulation s'est faite fondamentalement en relation avec des textes canoniques, «collectio hibernensis», «collectio vetus gallica», lettre d'Isidore à Massona, etc ... On notera en particulier le lien avec des pénitentiels, tels que le «pénitentiel de Théodore» et l'«Excarpsus Cumeani». On pourrait aussi supposer que les formes en *interrogatio / respondit Gregorius* pouvaient être influencées par les «Dialogues» du même Grégoire. Rappelons, pour conclure, la grande qualité du travail fourni qui devient ainsi un modèle dans l'étude de la tradition de Grégoire le Grand.

Bruno Judic